

Jacqueline Kelen

Passage de la Fée

La légende de Mélusine

desclée
de
brouwer



Littérature ouverte

Passage de la Fée

Du même auteur

Aux éditions Desclée de Brouwer

Bréviaire du colimaçon. Sur la vie spirituelle.

Aux éditions Albin Michel

Marie-Madeleine, un amour infini

Les Nuits de Schéhérazade

Les Reines noires. Didon, Salomé, la Reine de Saba

L'Esprit de solitude

Divine blessure

Du sommeil et autres joies déraisonnables

Le Livre des louanges

Inventaire vagabond du bonheur

Les Amitiés célestes

Hadewijch d'Anvers ou la voie glorieuse

Aux éditions Robert Laffont

Aimer d'amitié

L'Éternel masculin. Traité de chevalerie à l'usage des hommes
d'aujourd'hui

Aux éditions de la Table Ronde

Offrande à Marie-Madeleine

Lettre d'une Amoureuse à l'adresse du Pape

Les Soleils de la nuit

La Puissance du cœur

Un chemin d'ambroisie. Amour, religion et chausse-trappes

Aux éditions Anne Carrière

Propositions d'amour

Les Femmes éternelles: Antigone, Dulcinée, Nausicaa, Mélusine...

Aux éditions du Seuil

La Déesse nue. Contes de la belle au bain

Aux éditions des Presses de la Renaissance

La Faim de l'âme. Une approche spirituelle de l'anorexie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'union entre un être immortel et un humain, qui seule est capable de sauver ce dernier, passe pour une mésalliance aux yeux du profane. Les deux méchantes sœurs de Psyché insinuent que l'époux qui se cache dans l'obscurité n'est autre qu'un monstre, un serpent affreux animé des pires intentions ; et lors de sa funeste visite, le comte de Forez déclare à Raymond, son frère, que Mélusine est un « esprit enchanté », une femme qui se livre à la débauche le jour où il est interdit de la voir. Ainsi, pour le commun des mortels non éveillé à d'autres réalités que le monde concret et quotidien, ce qui est surhumain apparaît inhumain. D'où, les fantasmes et les affabulations autour d'Éros ou de la fée poitevine. Il faut bien reconnaître que plus un individu se rapproche du divin, moins il appartient à la normalité terrestre : il devient étranger à sa famille charnelle, voire persécuté par les siens. C'est le risque majeur de la quête spirituelle.

Il est important de distinguer les trois niveaux de réalité qu'offre le récit de Mélusine et que tout homme complet se doit d'envisager : *le réel, le surnaturel, le spirituel*. Ils correspondent respectivement au monde sensible, au monde imaginal, au monde intelligible. De l'un à l'autre, on passe de l'ordinaire à l'extraordinaire puis au transcendant ; ou du normal à l'étrange puis au mystérieux. Le monde matériel, visible, est celui des réalités passagères, où l'homme est passant. Le surnaturel fait place aux présences subtiles, où les êtres sont passeurs ou messagers. Enfin, l'univers spirituel est celui des réalités immuables et de la Déité indépassable.

Mélusine appartient au monde intermédiaire qui fait des incursions dans le visible afin d'éveiller à d'autres réalités. La fée a pour équivalent l'ange dans le domaine religieux. Tous les deux sont à la fois envoyés et témoins d'un monde supérieur

invisible, mais ils ne sont pas des dieux. Seulement, il arrive qu'au contact de son céleste expéditeur et de son message numineux, le messenger se revête de sa puissance, participe de sa lumière, et d'intermédiaire devienne apparition. Ainsi, la gracieuse jeune femme qui s'avance vers Raymondin errant dans la forêt est l'ambassadrice d'un univers tout proche et encore inconnu du chevalier, elle a un rôle de médiatrice propre au monde surnaturel. Lorsqu'elle devient l'épouse de Raymondin, dame de Lusignan, par son rôle civilisateur, par sa fécondité, elle devient toute proche d'une divinité qui répand l'amour, la joie et la prospérité. Elle manifeste alors la présence agissante du monde spirituel.

Quoi qu'il en soit, Mélusine et Raymondin ne peuvent être dissociés, pas plus que la matière et l'esprit, pas plus que le Créateur et l'humanité. Chacun a besoin de l'autre pour parfaire l'Amour, le Grand Œuvre. Dans les romans courtois et chevaleresques du Moyen Âge, le Chevalier – qui n'est pas un homme ordinaire puisqu'il a reçu une éducation, est armé et en quête – figure le corps et les ressources de la psyché (émotions, sentiments, imagination, volonté...), et la Dame représente l'esprit, la part immortelle qui se rattache à Dieu. Aussi notre époque qui ne jure que par la biologie et la psychologie (avec leurs produits dérivés) ne prend-elle en compte que les deux premiers étages de l'être humain, corps et psychisme. Le troisième étage, le seul impérissable, se trouve escamoté ou en permanence nié, quand il n'est pas ramené et assimilé aux niveaux inférieurs par une grave confusion entre le spirituel et le psychologique. Notre siècle serait celui des chevaliers sans quête, sans dame, désorientés, autant dire de personnages armés jusqu'aux dents de savoirs et de technologies et fort affairés, mais dépourvus d'étoile, de lumière transcendante, et pour cela tournant en rond comme au manège. Sans l'esprit, l'homme est

voué à une mort assurée. Ce n'est pas la moindre vertu de la légende mélusinienne que de rappeler aux mortels oublieux et vaniteux le Royaume disparu.

Le récit tout entier baigne dans la lumière de l'Esprit. Dès l'abord il s'annonce hiératique, empli de piété fervente. Et la fée à de nombreuses reprises attestera de sa foi catholique. Jean d'Arras commence son long roman en se mettant, lui si indigne et faible, sous la protection du Créateur, en le priant de l'aider à mener son œuvre à bonne fin « pour Sa gloire et Sa louange ». Quant à Coudrette, il invoque lui aussi le « doux Roi de Gloire » et déclare dès les premières pages : « Nul n'a de science qui ne lui vienne de Dieu. » Il termine son conte par une longue et très belle litanie qui acclame la « glorieuse Trinité », la Vierge Marie, saint Michel, saint Jean, et beaucoup d'autres saints. Après quoi seulement, dit-il, il pourra se taire. Ainsi, tout commence dans le Ciel et tout y remonte. Les événements de l'histoire, les conquêtes fabuleuses, les émois du cœur, les chagrins insurmontables, tout se déroule sous le regard de Dieu et tout se résorbe en lui.

Il y a aussi, au long du récit, diverses allusions à ce qu'il faut bien nommer le Saint-Esprit, puisque les deux auteurs médiévaux professent leur foi chrétienne. L'aventure intérieure du jeune chevalier, qui vient de perdre son oncle et se retrouve désespéré, commence dans la forêt de Colombiers où tous les deux allaient souvent chasser. Comment ne pas discerner en ce nom celui de la Colombe, image privilégiée de l'Esprit Saint tel qu'il est représenté dans les scènes de l'Annonciation et du Baptême du Christ ? Ici, c'est une fée qui annonce à Raymondin une incroyable nouvelle, qu'il est libre de recevoir ou de rejeter. En accueillant la parole de la fée, en lui faisant confiance, il se relie à l'Esprit qui peut tout et gouverne tout, qui sauve

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il ne devra pas chercher à la voir ni à savoir ce qu'elle fait. Tout cela, ce sera pour son bien à lui. Et de nouveau, le jeune homme prête serment. Il fait confiance, il engage sa foi : c'est une même attitude pour qui aime vraiment. Cela se nomme la fidélité.

Puis la fée lui donne quelques conseils au sujet du défunt oncle : il n'a pas à se déclarer coupable, il va revenir comme les autres chasseurs à la cour de Poitiers et attendre les événements. On découvrira sous peu le cadavre du comte à côté du sanglier abattu, et on pensera que le valeureux Aymeri a succombé sous les coups de bûtoir de l'énorme animal. Raymondin mènera le deuil comme les autres proches et la vie reprendra.

Le chevalier écoute parfaitement la jeune femme pleine de sagesse, il croit tout ce qu'elle lui dit. Il a le cœur émerveillé, déjà il la nomme sa dame bien-aimée, déjà il se sent triste de devoir la quitter. Lui qui, il y a quelques heures, se disait l'homme le plus malheureux de la terre et désirait mourir, le voici empli de joie, d'amour et d'ardeur. Une rencontre amoureuse opère de tels miracles, mais si elle ne met en jeu que des sentiments, sa magie dure peu. Si elle se place sous le signe de l'Esprit, justement nommé Esprit d'Amour, sa lumière loin de décliner traverse et transfigure l'existence.

Revenons à la Fontaine de Soif jolie où la rencontre a lieu. Le qualificatif apporté par Coudrette suggère qu'il ne s'agit pas d'une soif ordinaire, liée à des besoins physiques et terrestres, mais d'une haute soif, d'un ardent désir que dans son errance douloureuse le chevalier avait enseveli. Si Raymondin se sent assommé, comme mort, c'est qu'il s'identifie aux remous et tourments de son psychisme, omettant le Désir essentiel qui mène non pas à la satisfaction égoïste, mais à la liberté de vivre et à l'Absolu. « À mon seul Désir », telle est la devise, inscrite en lettres d'or, de la mystérieuse Dame à la licorne sur la sixième tapisserie qui transcende les cinq sens. La « Soif jolie »

désigne l'aspiration spirituelle qui, enjoignant à une quête infinie, permet la croissance intérieure et l'élévation de l'âme et que nulle créature humaine, nul bien matériel ne sauraient apaiser. En ce lieu symbolique et réel de la Source, Raymondin se trouve confronté au désir profond de son être qu'il avait dans sa détresse délaissé. Désormais, il ne se laissera plus balloter au gré des événements extérieurs, mais sera sujet de son histoire : en la Fontaine de Soif il trouve à la fois son ancrage et son point de départ.

Dans cet épisode, le héros qui se croyait abandonné, en proie à la fatalité, se tourne, grâce à la rencontre avec la dame qui fait entendre des paroles de vie, vers son destin d'homme libre, noble, aimé de toute éternité. Il est des mots, dits au juste moment, qui peuvent changer toute une existence et faire éclater la lumière au sein des plus noires douleurs. Chacun de nous a pu en bénéficier à un moment crucial, mais puissions-nous aussi être un de ces messagers furtifs qui au passant affligé offrent un sourire de douceur et une parole qui redonne confiance.

La fée ranime le désir perdu du chevalier et le relie à la Source unique d'où tout bien découle. Mais – telle est la responsabilité éminente de l'homme – libre à lui de s'éloigner pour toujours de la Fontaine ou d'y revenir. Nous verrons par la suite que non seulement Raymondin se hâte de retrouver la femme qu'il épousera, mais que la Fontaine de Soif sera le cœur de leur futur domaine après le défrichement d'une partie de la forêt : c'est à partir de la Source que l'illustre histoire des Lusignan prend son essor, invitant chaque mortel à élire domicile en lieu sûr, autant dire sacré.

Il est touchant de voir la transformation immédiate qui s'opère chez Raymondin, notre semblable : il n'avait plus goût à rien, mais voici qu'une voix l'assure d'un magnifique destin. Et

le jeune homme y croit – là est le miracle intérieur – parce qu’il n’a pas laissé la peine et le doute recouvrir entièrement son espérance, parce qu’il ne s’est pas totalement livré à la négativité, à l’esprit malin. Sous la chape du malheur, son désir essentiel est demeuré intact, aussi le chevalier peut-il apercevoir puis entendre la fée et accorder créance à ses propos.

Il en va ainsi de tout individu qui, malgré la détresse où il se trouve plongé, est prêt à croire au meilleur et même avide d’entendre le meilleur – ce qui explique entre autres la vogue des horoscopes. Cette attitude qui pourrait paraître naïve ou irréaliste désigne la nature spirituelle de l’être humain : un homme est véritablement vivant tant qu’il est capable de s’émerveiller, tant qu’il se montre réceptif à l’amour, à la beauté, à la joie, même dans leurs manifestations infimes.

Ce n’est pas par crédulité, ni pour se rassurer de façon infantile, que Raymondin acquiesce à l’oracle de la jolie dame. C’est parce qu’il sent bien au fond de lui que l’être humain est fait pour l’amour, la prospérité, la béatitude. Les paroles de la fée réveillent sa conscience édénique et ouvrent devant lui tout un champ où œuvrer. Ici se marque la différence entre une prédiction brute qui risque d’enfermer le sujet concerné et une parole de vie et de confiance qui rend à l’homme son entière liberté. L’adage dit que les astres inclinent mais ne déterminent point. L’engouement pour les prédictions astrologiques et autres voyances est malsain si de l’individu il fait un être passif et dépendant, content de se démettre de sa responsabilité. Le pacte qui est proposé au chevalier montre bien que le destin magnifique qui l’attend, il dépend de lui de l’accomplir ou de s’en détourner. C’est pourquoi l’oracle est aussitôt assorti d’une demande d’implication personnelle (« Épouse-moi », dit sans ambages la dame, tout en laissant Raymondin libre de s’engager ou non), et s’accompagne d’une condition (le respect du samedi,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à d'autres puissances, telles que l'intuition, la foi, l'inspiration, qui vont transformer son existence et sa perception du monde : il verra apparaître des présences ignorées, secourables, et se produire des événements inouïs. Certains parleront d'un domaine enchanté, féerique, où le chevalier s'est aventuré ; de fait, il s'agit du monde intérieur que chacun, bien souvent, laisse à l'abandon, inexploré, sans imaginer les richesses et les bienfaits qui en proviennent.

Raymondin doit retourner à Poitiers et se préparer aux funérailles du bon comte Aymeri. La dame gracieuse lui a conseillé de ne rien dire de l'accident de chasse et de se présenter comme s'il ignorait la mort de son oncle, perdu de vue dans la forêt. On peut s'interroger sur le mensonge par omission que fera le jeune homme, en dépit de son chagrin et de sa culpabilité. Nous reviendrons plus tard sur cette faute pesant sur Raymondin, sur cet étrange « homicide involontaire » puisque c'est en voulant sauver le comte qu'il l'a tué... Sans nul doute, Mélusine par ses conseils invite le chevalier à ne pas porter un poids qui empêche de vivre, à ne pas ressasser ce qui ne peut être changé. C'est une leçon d'espoir et d'ouverture au présent. Dans sa version, Coudrette le dit tout net : « Il faut mettre un terme à son deuil quand on ne peut le réparer. » Assurément, la douleur que ressent Raymondin sanctionne suffisamment la faute affreuse qu'il a commise sans le vouloir. Et cette mort, qui est un événement irréversible, enjoint au chevalier de prendre en considération le « jamais plus », autant dire d'éprouver chaque présence et chaque heure comme précieuses et uniques. Les années passées ne reviendront plus, mais ce qui est vécu en plénitude d'amour et de joie est sauvé du temps et garde toute sa fraîcheur. Mélusine invite donc Raymondin à rendre un dernier hommage au défunt sans regarder en arrière ni se laisser happer par le remords ou engloutir par le malheur.

Le corps du comte est retrouvé, gisant près du cadavre de l'énorme sanglier, et tous concluent à un triste accident. L'épouse et les enfants pleurent et mènent le deuil, barons et chevaliers se revêtent de noir, et les funérailles ont lieu à Notre-Dame de Poitiers. Quant à l'animal, jugé coupable, il est brûlé sur un bûcher, remplissant son rôle de bouc émissaire...

Raymondin a hâte de retrouver sa bien-aimée et d'accomplir sa promesse. Quittant la ville, il dirige son cheval vers la forêt de Colombiers, gravit la montagne puis parvient au lieu de la rencontre. Il remarque un édifice de pierre que jusqu'alors il n'avait pas vu et qui ressemble à une chapelle. Puis il voit devant ce bâtiment « des dames et des demoiselles, des chevaliers et des écuyers » qui l'accueillent en le saluant avec respect. On le conduit vers une magnifique tente où se tient la belle dame à qui il a donné sa foi. Celle-ci accueille son chevalier avec une retenue fervente : « Monseigneur, soyez le bienvenu. Vous êtes la personne au monde que je désirais le plus voir. »

Grâce à l'alliance passée avec la dame de la fontaine, Raymondin a changé de statut – il s'est élevé, ennobli –, mais aussi de regard : il voit du nouveau, il est sensible à des présences que jusqu'alors il était incapable de percevoir. La chapelle, mentionnée dans le récit de Jean d'Arras, insiste sur la nature spirituelle du parcours dans lequel le jeune chevalier se trouve désormais engagé. Quant aux personnes inconnues et avenantes qui saluent Raymondin, elles ont pour rôle, dira Mélusine, de le servir et de l'aider en tout : elles figurent le monde riche et vivant des ressources intérieures, des vertus de l'âme avec lesquelles compter et sur lesquelles s'appuyer.

Un repas somptueux est servi et toute la prairie qui s'étend en contrebas de la Fontaine de Soif devient un lieu de réjouissances. Au cours d'une conversation privée, Mélusine

prodigue à Raymondin des conseils avisés voire rusés : il s'agit pour lui de demander au successeur du comte Aymeri, en échange de ses loyaux services, un domaine en toute franchise, sans redevance. La dame précise : « Demandelui toute la terre et la forêt qu'une peau de cerf peut enclore, à l'endroit précis où nous nous trouvons à présent. »

Tout se passe ainsi. L'aîné des enfants, Bertrand, succède à son père et devient le nouveau comte de Poitiers. Tous viennent lui rendre hommage et Raymondin fait sa requête. La demande est accordée. Dès le lendemain, au sortir de l'église où il vient d'entendre la messe en vrai chevalier, il rencontre un marchand ambulant à qui il achète une peau de cerf. Aussitôt, selon les directives données par Mélusine, il s'emploie à découper dans le cuir la lanière la plus mince possible, de sorte que le domaine aura une superficie bien plus vaste que celle couverte par une peau de cerf entière. La ruse est empruntée à Didon, qui en usa pour fonder Carthage. Outre la culture des deux rédacteurs de la légende mélusinienne, qui connaissent Virgile aussi bien que la Bible, on remarque l'importance donnée à ce motif. Voici une interprétation possible. Depuis que Raymondin a rencontré la dame de la fontaine et fait alliance avec elle, son existence prend une tournure très différente et va dans le sens de l'expansion : tout s'ouvre et s'éclaire. L'enrichissement et la prospérité que le futur seigneur de Lusignan va connaître sont une manifestation extérieure de ses découvertes intérieures. Dans le monde traditionnel, et particulièrement dans le monde celtique, la fécondité des terres est étroitement liée à la droiture, à la santé physique et morale du souverain. À un roi blessé, impotent, tel celui qui habite le château du Graal, correspond une « terre gaste », désolée.

De même que l'errante Didon, en abordant à de nouveaux rivages, décide de fonder une cité sur laquelle elle régnera, de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'initiatrice qui éveille le profane à l'invisible et l'élève à une autre dimension de son être. Tel est ce qui arrive à Raymondin, inerte, assoupi sur son cheval, lorsqu'il est « réveillé » par une dame très belle, surgie comme par enchantement.

Jean d'Arras et Coudrette ne cessent, tout au long de leur roman, de parer Mélusine de qualificatifs élogieux : elle est une noble dame, qui parle avec sagesse ; elle est tendre, généreuse, pleine de sollicitude ; elle est une « douce dame, courtoise et bienfaisante » ; fée, elle est « du parti de Dieu » et affirme sa foi catholique ; femme, elle est d'une beauté incomparable... Elle apparaît bien comme une figure angélique, sinon irréelle, et l'épisode de la queue de serpent énigmatique n'entache pas sa nature profondément bénéfique. Malgré cela, aux yeux de certains hommes, elle passe pour inquiétante voire diabolique – ce qui en dit long sur leur vision de la femme, négative ou noire, et sur leurs propres peurs. Au fond, ces hommes, sûrs de leur pouvoir, de leur supériorité ne peuvent admettre la souveraineté de la femme, c'est-à-dire sa sagesse, sa puissance spirituelle. Or, dans les mythes, dans les récits initiatiques et à l'époque courtoise, la femme demeure investie du rôle souverain de guide céleste, d'ambassadrice ou de médiatrice du divin, de gardienne des valeurs et des vertus : elle est la dame d'amour.

En Mélusine Raymondin reconnaît avec joie sa suzeraine – à la façon dont certains troubadours appelaient la dame élue *midons*, « monseigneur » – et il ne se sent pas amoindri pour autant : l'honneur d'un chevalier consiste à honorer Dieu, son roi et sa dame. Les modernes qui en nient toute puissance supérieure se croient libérés ont tout perdu sauf leur bassesse. Évacuer de sa vie toute transcendance mène inévitablement à la régression et à la servitude.

Qu'elle soit perçue comme Isis ou comme Lilith, selon qu'on contemple son visage de clarté ou qu'on s'attarde sur le bas de son corps parfois serpentiforme, Mélusine rassemble toutes les dimensions de la féminité. Non seulement elle est l'amie de bon conseil, l'épouse fidèle et la mère féconde, mais encore elle se montre créatrice, fondatrice, bâtisseuse. Elle est aussi, nous l'avons vu, guide intérieur, sage femme qui permet à Raymondin de renaître. En qualité de suzeraine, elle se révèle libre et indépendante, n'étant soumise à aucune tutelle et prenant l'initiative : elle vient à la rencontre du jeune homme, elle lui propose un pacte étonnant. Elle est riche, comme l'indiquent les deux récits qui montrent Mélusine payant les ouvriers de ses chantiers. Par sa souveraineté elle n'exerce sur Raymondin aucune domination, mais l'éclaire de tout son amour et le convie à la liberté. Ce sont les grandes dames qui font les grands seigneurs...

Sans nul doute, Mélusine a un modèle historique qui a déjà inspiré le personnage de la reine Guenièvre dans la légende arthurienne et traversé plusieurs chants de troubadours : il s'agit d'Aliénor d'Aquitaine (1122-1204), belle et fière, très cultivée, femme d'action et de passion, qui épousa deux rois, eut de nombreux enfants sans cesser de participer aux affaires politiques de son temps. Mais, par-delà l'héritage qu'elle reçoit de la souveraine du XII^e siècle, Mélusine demeure une apparition – magnifique, mystérieuse – de l'Éternel Féminin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans l'eau. »

Jean d'Arras fournit d'autres précisions : Mélusine se baigne dans un vaste et profond bassin de marbre, de forme circulaire, pourvu de marches pour descendre dans l'eau. Le bassin est entouré d'allées formant un carré autour de lui. Quant à la belle dame, elle peigne ses cheveux mais à partir du nombril est dotée d'une queue de serpent très grosse et très longue.

Devant cette vision Raymondin demeure interdit ; il fait le signe de croix, est parcouru de frissons, mais il ne juge nullement son épouse, il ne la maudit pas comme une créature diabolique, au contraire il est bouleversé de la découvrir ainsi et se murmure à lui-même, désolé : « Ah ! mon amour, trompé par le conseil malveillant de mon frère, je viens de vous trahir et de violer le serment que je vous avais juré ! »

Morfondu et plein de douleur, Raymondin s'empresse de reboucher avec de la cire à cacheter le trou qu'il avait fait. Il tremble non de ce qu'il a surpris, mais de son acte impardonnable. Du reste, qu'a-t-il saisi au juste ? Qu'a-t-il donc découvert en épiant Mélusine ?

Il retourne auprès de son frère qu'il traite d'ignoble traître avant de le chasser hors de chez lui et pour toujours. Il se retient de le mettre à mort, se contentant de lui prédire tous les tourments infernaux. La suite de la légende nous apprend que le comte de Forez sera tué par Geoffroy la Grand Dent, qui fera justice à son père.

Raymondin est très malheureux. Il va dans sa chambre et se met au lit tout en poussant des plaintes et en ressassant son forfait. Il pense avoir perdu à jamais Mélusine et se remémore tout ce qu'il lui doit : « C'est par vous, ma douce aimée, que m'était venu le peu de dignité que Dieu m'avait accordée. [...] Hélas ! ma très douce amie, je suis l'aspic ignoble et cruel qui vous a trahie par son infect venin, et vous, vous êtes

l'inestimable licorne... » Le pauvre seigneur continue de se lamenter et de se ronger de chagrin jusqu'à l'aube, sans pouvoir trouver le sommeil. Sa responsabilité est entière : il a rompu son serment, loin de déjouer un prétendu ensorcellement.

Nous voici au cœur de l'histoire, au cœur du secret, et, il faut bien l'admettre, nul ne peut prétendre déplier entièrement ce que cache le bain de Mélusine. Mais chacun peut avancer une interprétation qui est aussi le reflet de son âme. *Chacun reçoit le récit à la hauteur où son âme respire* : pour certains, les motifs de la nudité, du serpent, de l'homme voyeur, composent une scène à caractère sexuel ; d'autres décèleront quelque magie ou sorcellerie en cette figure féminine « monstrueuse ». Continuant de dérouler le fil d'or de l'aventure spirituelle, je tenterai de mettre en évidence le caractère sacré de la scène, interdite au profane non averti qui pourrait en subir de graves dommages. Nul ne s'approche impunément du domaine que se réservent les dieux.

Plusieurs récits mythiques s'organisent autour d'une femme, déesse le plus souvent ou bien fée, qui se baigne dans une source à l'abri de tout regard et que surprend, volontairement ou par mégarde, un simple mortel. Ce dernier reçoit un châtiment exemplaire : cécité, dépècement. Le mythe d'Actéon fournit un modèle à la légende mélusinienne. Développé par Ovide en son livre des *Métamorphoses*, il relate l'histoire d'un chasseur, Actéon, parti avec des compagnons et une meute de chiens, mais qui s'égaré et se retrouve aux abords d'une source. Sans l'avoir prémédité, le jeune homme découvre la déesse Diane en sa blanche nudité, se délassant dans l'onde claire. Furieuse, Diane maudit le voyeur à qui elle jette de l'eau au visage. Actéon sent alors son corps se transformer et sa parole se glacer dans sa bouche : il devient un cerf à la large ramure qui s'enfuit dans les

bois. Mais la meute se précipite sur l'animal et le met en pièces sans avoir reconnu son maître.

La Noble Histoire de Lusignan paraît bien moins cruelle, mais comporte de semblables motifs qui font penser à un drame sacré : la chasse dans la forêt, le veneur solitaire, égaré, la rencontre près d'une source et un interdit prononcé par la femme à l'encontre du pas sant. Dans la mésaventure d'Actéon, un anathème est aussitôt lancé par Diane, suivi d'un châtement immédiat parce que le jeune homme a vu ce qu'il ne devait point voir. En ce qui concerne Raymondin, la femme très belle qu'il rencontre dans la forêt se tient, joliment vêtue, auprès de la Fontaine ; elle n'est pas nue, s'y baignant, mais elle pose très vite comme condition à leur alliance l'interdiction de la voir le samedi. Contrairement à Actéon, Raymondin se trouve prévenu du risque qu'il encourt s'il ne tient pas parole. Toutefois, sous l'influence de son frère perfide, il trahira son serment en surprenant Mélusine en son bain.

Le sens de la vue est en cause. Voir, est-ce connaître, s'approprier ? Quelle réalité appréhende le regard : celle du dehors, du monde manifesté, ou celle du dedans, du monde invisible qui invite à fermer les yeux ou qui par sa lumière les éblouit ? Quel sens donner à ce que l'on voit ? Un homme est-il capable de supporter la vision du Divin sans en être foudroyé ?

...

Le mot « contemplation » signifie l'état de celui qui se trouve « dans le temple », tandis que le « profane » désigne celui qui se tient à l'extérieur, devant le temple (*pro-fanum*). En dépit des vingt ans écoulés, Raymondin n'est pas encore prêt à soutenir la vision du samedi, la charge de sacré qu'elle dégage. Ainsi, me semble-t-il, c'est pour protéger son époux, qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de l'homme qui ne prend pas au sérieux les avertissements de la vie, qui imagine qu'il s'en sortira toujours, qu'il a mille ans devant lui, et qui minimise ses actes peu honorables en avançant toutes sortes de prétextes et d'excuses. Raymondin vient d'être sauvé de justesse, puisque Mélusine lui conserve sa confiance, et il risque gros. Mais sous peu il bafouera encore la parole donnée et profanera le secret entrevu.

Il est assez désespérant de méditer sur la frivolité de la créature humaine qui, quoique prévenue ou rappelée à l'ordre, s'enferme dans ses erreurs, court à sa perte, mais, par lâcheté ou paresse, s'en moque. Tout homme peut se tromper et tomber cent fois sur le chemin, mais s'il se relève, c'est-à-dire s'il se relie à la Transcendance et persiste sur la voie du perfectionnement, rien n'est perdu et son âme échappe à la damnation, au néant. Ce qui demeure impardonnable, c'est l'indifférence à l'égard du bien et du salut, la fuite de sa responsabilité, l'effarante superficialité, qui sont autant de signes d'infidélité de l'homme à son destin, autant de trahisons envers l'Alliance passée avec Dieu.

Un homme qui ne tient pas ses promesses, qui manque à sa parole ou encore qui met en doute la loyauté de l'autre n'est qu'un individu de mauvaise foi. Il s'agit ici de prendre les mots dans toute leur ampleur puisque, comme je l'ai déjà signalé, la « foi » (du latin *fides*) se trouve au centre d'une constellation de termes tels que fidélité, fiancer, confiance, mais aussi défiance, méfiance, faire fi, infidèle et perfide. La parole donnée est véritablement sacrée, elle est l'honneur de l'homme libre qui s'engage sans réserve. Elle vient du plus profond du cœur, se passe de preuve écrite et même de mots. L'étymologie le confirme : le serment est sacrement..

Trahir sa parole ou s'y dérober, c'est se renier soi-même ou encore montrer sa lâcheté, sa pusillanimité. Ainsi,

l'intransigeance est de rigueur, en réponse à l'amour incommensurable qui s'est manifesté. Il n'y a pas l'un sans l'autre. Raymondin reçoit toutes les faveurs qu'un homme peut espérer lorsqu'il rencontre la belle dame de la Fontaine, mais par là même il est tenu à la plus grande vigilance, à une droiture et à une loyauté sans faille. Il doit se montrer à la hauteur de son élection. Sinon, cette alliance ne sert en rien un parcours d'élévation spirituelle, mais maintient Raymondin dans un état de passivité et de dépendance. Le pacte d'engagement que lui propose Mélusine n'a rien de draconien ni d'exceptionnel : c'est la moindre des choses, pour notre héros, de se montrer digne de la confiance et de la bienveillance dont il est l'objet.

Le respect de la parole donnée vaut pour tous les domaines. Chacun a à réfléchir là-dessus. Qui vole un œuf vole un bœuf, dit-on ; et qui se soustrait à ses promesses dans les affaires quotidiennes ne se montrera guère plus fidèle envers des instances supérieures. C'est pourquoi la trahison de Raymondin envers son épouse est très grave, elle a des répercussions métaphysiques. On ne peut dissocier l'homme social de l'être spirituel. Tout héros du mythe en quête d'accomplissement doit réunir en lui la Terre et le Ciel, unifier l'extérieur et l'intérieur. La rupture du serment dont se rend coupable Raymondin dépasse le cadre conjugal pour interroger son âme : s'il a trahi son épouse, il peut tout aussi bien se montrer infidèle envers Dieu. Du reste, le seigneur de Lusignan entendra la leçon puisque, après le départ de Mélusine, il se tournera vers la vie monastique.

Les deux époux se trouvaient dans leur résidence de Mervent (selon Jean d'Arras) ou de Vouvant (dans la version de Coudrette) lorsque Raymondin est allé épier sa femme. La seconde scène, définitive, de trahison se déroule dans le même

lieu et devant une assistance nombreuse. Cette fois, celui qui en est l'origine n'est pas le frère de Raymondin, mais un de ses fils, Geoffroy la Grand Dent, réputé farouche, coléreux, hardi et cruel. Geoffroy a vaincu le géant Guédon et toute la population de Guérande le fête et le remercie. Mais il apprend que son frère Fromont est devenu moine à l'abbaye de Maillezais et il ne le supporte pas. Pour lui, seule la voie chevaleresque est digne d'un homme. Certainement, pense-t-il, les moines ont ensorcelé son frère pour le faire entrer dans les ordres. Aussi, sur le coup de la colère, Geoffroy décide-t-il de se rendre à Maillezais pour interroger l'abbé ainsi que Fromont sur la vocation réelle du « tonsuré ». Le moine affirme qu'il est entré de son plein gré afin de consacrer sa vie à la prière, non à la prouesse guerrière. N'écoutant que sa fureur, Geoffroy enferme tous les moines dans l'abbaye, y met le feu, puis s'en va.

Un messager apporte la mauvaise nouvelle à Raymondin qui se rend aussitôt sur place pour constater le désastre. Fromont est mort, brûlé avec les autres moines, et l'abbaye est dévastée. Raymondin ressent une douleur immense jointe à une forte colère à l'égard de Geoffroy. De retour à Mervent (ou à Vouvant), il s'enferme dans sa chambre où il se laisse aller aux plaintes et, bien plus grave, au blasphème. Il se dit que tout son malheur vient de sa femme, « cette fée, cette maudite serpente » qui a engendré des êtres viciés, d'ailleurs il l'a surprise dans son bain, elle était horrible à voir, ce n'est pas une humaine... Et il termine en s'écriant : « Que Dieu me protège des pièges du diable et me garde dans la foi catholique ! »

À ce moment, s'inquiétant pour son époux, Mélusine entre dans la chambre. Tout un cortège la suit, pour s'enquérir de l'état du seigneur de Lusignan. Mélusine prend la parole avec douceur pour essayer d'apaiser la douleur de Raymondin : « Ne te désespère pas pour un malheur que tu ne peux pas réparer !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En se rendant dans la Ville éternelle, Raymondin fait retour à Dieu. Si envers Mélusine il s'est montré perfide, qu'au moins envers Dieu il garde sa foi... En choisissant de tout quitter pour se consacrer à une vie de prière et de contemplation, Raymondin entend enfin ce que lui indiquait la sage dame. Pendant plus de vingt ans, elle l'a accompagné avec amour, soutenu avec patience, elle a semé en son âme toutes sortes de graines qui demandent à pousser. En s'envolant, elle ne l'abandonne pas à sa misère, mais le laisse seul face à sa liberté entière : à lui désormais d'accomplir sa voie, d'accéder à sa véritable royauté.

En se rendant au monastère de Montserrat en Catalogne, en demandant à y être admis pour le restant de ses jours, Raymondin ne renie pas la vie qu'il a menée, mais il va vers l'intériorité. Il n'y a pas opposition entre amour conjugal et voie mystique, et la femme n'est pas la rivale de Dieu, mais sa gracieuse déléguée. Tous les chemins mènent à Rome, mais diverses sont les voies qui conduisent au salut.

Mélusine a converti Raymondin en l'illuminant d'amour. Elle l'a éveillé à des réalités qu'il ne soupçonnait pas, elle a déployé devant lui un monde de merveilles jusqu'au sinistre jour où il n'a plus cru en elle, où il a brisé le lien d'élection et de confiance. Il a suffisamment de ressources en lui, et profusion d'images d'un bonheur que nul ne lui dérobera, il a tous ces mots de vibrante tendresse qui résonnent bien après le départ de sa dame : il a plus qu'il ne faut pour avancer seul sur le chemin escarpé qui mène au Ciel.

Je trouve magnifique qu'un homme, après le départ ou la mort de l'aimée, s'enfouisse dans le silence d'un monastère. Se sachant à jamais inconsolable, il ne cherche pas de remède ni d'atténuation à son immense peine. Mais à l'absolu que peut représenter l'amour d'une femme ne répond que l'absolu de l'amour de Dieu. Tout le reste est divertissement et pauvres

compensations.

Plus précieuse que la réussite matérielle, la renommée, le bonheur familial, Raymondin comprend qu'il est une vie impérissable : c'est vers elle qu'il se tourne, délaissant ses terres, ses biens, l'exercice du pouvoir, les plaisirs et les fêtes. À l'ermitage de Montserrat où le prieur l'accueille, il passe de longues années en prière et dans ce dénuement fervent nul doute qu'il pense à Mélusine et que sa solitude communie avec la sienne. Ils ne se verront plus sur terre, sous leur forme humaine, mais l'amour qui les a unis s'avère plus fort que les épreuves, la trahison, l'absence et le trépas. Le seigneur égoïste avait admis avec lucidité qu'il aimait son épouse autant que lui-même, ce qui était déjà pas mal. Au long de ces années de retrait et de contemplation, son cœur s'ouvre et son grand amour perdu se mue en amour éternel. Comme Guillaume de Machaut, le poète et musicien du XIV^e siècle en qui s'allient mystique et courtoisie, Raymondin pourrait murmurer à sa douce dame : « Même corps en poussière, mon âme t'aimera. »

Trois jours avant la mort de l'ermite, Mélusine apparaît au-dessus de la forteresse de Lusignan en poussant de grands cris. Ce présage affole les gens de la contrée, eux qui déjà avaient tant pleuré le départ de la bienfaisante châtelaine. C'est le signe que le domaine va changer de maître. En effet, peu après, Raymondin rend son dernier souffle. Son corps est embaumé puis, après des obsèques solennelles, enterré à Montserrat. Ainsi s'achève sa sainte vie.

Geoffroy la Grand Dent, quant à lui, continue de chevaucher, d'aller par monts et par vaux, entièrement livré à l'action guerrière, sans se préoccuper des violences qu'il commet. Après avoir incendié l'abbaye de Maille zais et causé la mort des

moines parmi lesquels se trouvait son frère Fromont, et après avoir terrassé en Guérandais le géant Guédon, le voici qui s'embarque pour le Northumberland où un autre géant, Grimaud, terrifie la contrée. Geoffroy est un homme pressé qui ne prend pas le temps de la réflexion et ne s'appesantit pas sur ses actes. Il fait preuve de hardiesse et de courage, mais comme son cœur demeure ombrageux et fermé, ces qualités se muent en arrogance et en brutalité. Il ne cesse de se battre à l'extérieur contre des ennemis visibles, oubliant le monde intérieur où les ennemis ne sont pas moindres. Il se montre méfiant avant tout – et on sait que ce mot dénote une foi retenue, là où l'infidélité en exprime la négation. En effet, il s'abstient de donner sa foi à une femme, refusant le mariage ; et devant la vocation religieuse de Fromont il met en doute la foi de son frère. Il aura à dompter ses passions, à adoucir son être, à s'ouvrir à la confiance.

Le mythe mélusinien n'a rien de désespéré parce qu'il propose un beau parcours de transformation et d'élévation dans les personnes de Raymondin et de Geoffroy. Leurs destins sont étroitement liés, ne serait-ce que par la « grand dent » du fils qui rappelle à son père la défense du sanglier, fatale au comte Aymeri, et lui remémore donc sa faute. Tous les deux sont portés à la colère et à la violence et doivent apprendre à se maîtriser. Leur évolution ira de pair. Mais d'abord, le père et le fils doivent se réconcilier.

Geoffroy se trouve dans le Northumberland pour combattre le géant Grimaud. Il ignore les conséquences de son geste incendiaire, il ne sait pas que Mélusine sa mère a quitté les lieux pour toujours. Entièrement requis par la prouesse guerrière, il affronte le géant à la force prodigieuse qui dévaste le pays. Un corps à corps terrible s'engage et Geoffroy atteint avec son couteau le géant à la hanche. Celui-ci s'enfuit et disparaît dans une anfractuosité de la montagne. Mais le fils de Raymondin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 - Perpignan
438/2011

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en janvier 2012

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : janvier 2012

Imprimé en France

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur
75011 Paris

Nom :

Prénom :

Adresse :

.

Code postal :

.

Ville :

.

E-mail :

.

Téléphone :

.

Fax :

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer